



## LES MODES PARISIENNES

*Coiffure de M<sup>lle</sup> E. Saborde rue Richelieu 79 ancien 77 Fleurs de la M<sup>lle</sup> Gilman  
rue de Ménières 2. — Robes et sortie de bal par M<sup>lle</sup> Quillet rue de Choiseul 23.  
Parfums de la M<sup>lle</sup> Gellé frères rue des Vieux Augustins, 35.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*

*Imp. par Moline rue Papillon 20 Paris.*





# LES MODES PARISIENNES.



## PRIME DE 1851.

Nous invitons nos Abonnées à lire sur la couverture du journal le détail des modèles contenus dans notre Album de 1851; elles verront que la Prime nouvelle vaut assurément celle de 1847, qui obtint un si grand succès. — Elle vaut mieux encore par le soin excessif avec lequel ont été choisis, parmi les plus jolis et les plus nouveaux, les dessins qui forment ce recueil.

Nous pouvons dès à présent annoncer et promettre à nos Abonnées des modèles de **TAPISSERIES EN COULEUR** qui ne le céderont en rien aux beaux dessins de Berlin. Nous donnerons le premier de ces modèles dans le courant de janvier.



## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
— SOUVENIRS DE VOYAGE : UNE COURSE A TIGRE  
(2<sup>e</sup> partie), par PAUL JUILLERAT. — CAUSERIES.  
— CHRONIQUE THÉÂTRALE — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



DÉCIDÉMENT les toilettes riches sont à l'ordre du jour, ou plutôt à l'ordre de la mode : pas une capote qui ne soit couverte d'ornements, pas une robe qui ne soit en riche étoffe, pas un manteau de promenade qui ne soit en velours enrichi de fourrure, de dentelle ou de broderies; enfin pas un objet de lingerie qui ne soit illustré de broderie!... Puis viennent encore les parures de bal, si coquettement couvertes de *fioritures* en blonde, en ruban, en fleurs, en tulle bouillonné, qu'elles rappellent les costumes à paniers de la *maman Gigogne*.

Les robes à corsage ouvert devant sont tellement en vogue, que le froid même n'a pas le pouvoir de les faire abandonner. Les frileuses portent, sous les fichus de mousseline brodée à plastron et les fichus de batiste ou jaconas tout



brodé à l'anglaise, des guimpes en flanelle d'un rose très-pâle; il y a, comme on le voit, des accommodements avec la santé et la mode. Pour le matin, les sous-manches fermées ont repris faveur; madame Chalet-Rabier (1) en fait de charmantes en batiste brodée à l'anglaise. Généralement la broderie anglaise a perdu beaucoup de sa lourdeur première; surtout la broderie dite *anglaise* faite en France, préférée pour garnitures de bonnets, de fichus, de sous-manches. Nous voyons dans la maison Chalet-Rabier des dessins de broderie anglaise entièrement inédits, que cette bonne lingère emploie pour la confection de ses délicieux bonnets du matin.

Pour le coin du feu, la matinée, les bonnets sont en tulle garni de dentelle, en dentelle, avec flots de petits rubans, ou ruban de satin mêlé à du ruban de velours de couleur foncée ou noir.

Donner l'analyse exacte de ces bonnets de madame Chalet-Rabier est impossible, parce qu'ils changent de forme et d'aspect, selon l'inspiration du moment, on pourrait dire selon le vent de la mode, très-variable en fait de petits détails de coquetterie.

La fourrure qui borde les manteaux de velours pour toilette de la matinée est toujours la martre; cette fourrure doit former pèlerine, jusqu'au bas du manteau, sur une largeur d'au moins vingt-cinq à trente centimètres; celle du bas du manteau doit avoir en hauteur trente centimètres. La forme paletot demi-ajusté est la seule adoptée pour les manteaux garnis de fourrure.

Les coins-du-feu ne changent pas de forme, et cependant il n'en est pas deux semblables; ils changent d'aspect par leurs ornements: ainsi nous en voyons en velours noir, rouge, vert, grenat, découpés du bas à grandes dents rondes, lesquelles sont bordées d'un galon de soie ou d'une broderie en passementerie.

D'autres, dentelés de même en feston, ont au bord de ce feston une dentelle noire.

Il en est de découpés droit du bas qui sont entièrement brodés au passé en soie.

Ceux de velours rouge-vif, et quelquefois grenat, amarante, sont brodés devant en brandebourgs à la turque.

Enfin les coins-du-feu en satin à la reine ouaté, piqué, sont bordés de plusieurs rangs de petite dentelle, ou bordés par deux ou trois rangs.

De même, sont bordés de galon de soie les coins-du-feu de drap.

La saison des fêtes est commencée: après l'ouverture des salons du président de la République, est venue la grande fête de l'Hôtel-de-Ville, puis quelques réunions dans les salons de l'aristocratie et de la finance; en un mot, il n'est question

en ce moment que de soirées plus ou moins musicales et dansantes.

Mademoiselle L. Laborde (1) n'est occupée que de créations de coiffures parées.

Les petits-bords en velours épinglé blanc ou rose sont à très-petit fond, rond et souple; quelques-uns sont à fond résille composé de quadrillés de biais ou de rouleaux de velours épinglé: ils ont pour ornement deux marabouts mouchetés, un posé de chaque côté, ou bien une seule plume qui s'enroule et entoure presque le petit-bord. Une plume de chaque côté est encore un ornement qu'elle place avec beaucoup de grâce.

Mademoiselle L. Laborde emploie aussi pour coiffure parée la dentelle d'or et la dentelle d'argent. Cette dentelle est quelquefois arrangée en petit-bord, c'est-à-dire qu'il y a un fond rond, petit et souple, entouré d'une dentelle, qui se relève des côtés pour placer des ornements de plumes ou de fleurs: les fleurs, dans ce cas, sont toujours des feuillages d'or ou d'argent avec fleurs, ou des fruits d'or, de perles, avec des feuillages verts.

C'est dans ce genre de modes parées que le talent de mademoiselle L. Laborde brille dans tout son éclat. Il n'est pas une création de toquet, de petit-bord ou de coiffure de fantaisie, qui ne soit exécutée par elle avec perfection.

La semaine dernière, il y avait véritablement foule dans les grands magasins de fleurs. Chez madame Tilman (2), les guirlandes, les bouquets de corsage et de jupe disparaissaient et reparaissaient avec la rapidité de l'éclair. Nous y avons vu choisir des coiffures délicieuses que nous allons tâcher de faire passer sous les yeux de nos lectrices.

D'abord il faut dire qu'il n'y a pas de formes précises: chaque guirlande diffère, selon le genre de son feuillage ou de ses fleurs; aussi indiquons-nous les unes et les autres.

Nous citerons donc: une guirlande de roses rouges et petits fruits rouges en gélatine; on ne peut se figurer la transparence de ces fleurs et fruits, qui paraissent être en verre de Bohême, ou plutôt en rubis; son feuillage est vert-nuancé, modérément tombant;

— Guirlande de chrysanthèmes roses et feuillage brun en touffes;

— Beaucoup de guirlandes de roses ou de boutons de roses blanches avec feuillage brun, grenat-nuancé, très-tombantes;

— Une délicieuse guirlande de feuillage et de roses vert-Isly avec glands de chêne et petits fruits en or montés en grappes: cette guirlande est d'une extrême distinction; ce vert-clair mêlé d'or fait bon effet aux lumières, et les branches

(1) Rue Richelieu, 74, ancien 77.

(2) Rue de Ménars, 2.



tombent assez bas de chaque côté sur les épaules ;

— Une riche guirlande de feuillage vert-lumière mêlé de grappes de groseilles, de perles montées sur or et petits fruits de perles suspendus en longues grappes par une monture en or très-tombante ;

— De grandes traines de feuillage auxquelles sont suspendues aussi des grappes de fruits en perles montées d'or ;

— La guirlande hottentine en feuillage bleu-lumière à herbes d'argent très-tombantes ;

— La même guirlande en toutes nuances.

Les fleurs de la maison Tilman ont beaucoup de succès ; il n'est pas un bal où l'on ne reconnaisse en majorité ses guirlandes et ses bouquets de corsage. Dans la description des toilettes de bal, nous retrouverons souvent à mentionner les coiffures de fleurs créées dans cette maison.

L'événement de la semaine a été la fête de l'Hôtel-de-Ville ; un si grand nombre de personnes désiraient y assister, que le préfet de la Seine a reçu, dit-on, plus de vingt-cinq mille demandes d'invitation.

Les étrangers n'ont pas montré moins d'empressement à être admis à ce bal ; le représentant d'une cour étrangère a été sollicité à ce sujet par plusieurs milliers de ses nationaux.

On entrait, par la place de l'Hôtel-de-Ville, dans la salle Saint-Jean, qui avait été transformée en vaste vestiaire. Au-dessus de cette salle, s'étend la Galerie des Fêtes, où donnent accès deux escaliers de pierre qui étaient couverts de tapis et bordés de feuillage. Cette galerie était ornée de tentures blanches et jaunes frangées d'argent. Un éclairage immense de trente-six lustres et deux mille bougies faisait briller les parures des femmes d'un très-vif éclat.

La salle du Trône, dont les fenêtres ouvrent sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et qui était décorée autrefois par une tenture rouge, est ornée maintenant par un ouvrage de menuiserie du plus bel effet. Un lambris de chêne à filets d'or rehaussé d'une frise dorée règne tout autour. Sept portes de chêne sculpté y donnent accès ; ce travail est limité du siècle de Henri II. Quatre toiles peintes par M. Séchan ont été placées au-dessus du lambris et de la frise : ces peintures représentent la ville de Paris sous la figure d'une femme au cinquième, au douzième, au dix-septième et au dix-neuvième siècle ; ces peintures ne sont posées là qu'en attendant quatre tapisseries à personnages qui doivent être exécutées dans les ateliers des Gobelins. C'est dans cette salle que la foule se portait, de neuf heures à minuit la circulation y était d'une difficulté extrême.

Et pour que le président pût marcher, ses aides de camp demandaient de lui faire place. Le président donnait le bras à madame Berger. Six mille personnes assistaient à ce bal, où l'on n'était

pas plus gêné qu'aux bals ordinaires donnés à l'Hôtel-de-Ville, grâce à l'ouverture de la grande galerie des fêtes.

Il y avait de belles, de jolies et de laides toilettes, comme il arrive toujours dans ces sortes de fêtes.

Nous ne savons pas si la princesse Mathilde a été à ce bal ; nous avouons ne l'avoir point vue. Mais le moyen de voir les principaux personnages d'une fête, à moins d'avoir la taille d'un tambour-major !

Beaucoup de personnes autour de nous prenaient la comtesse de Nes.... pour la princesse, bien qu'il n'existe pas entre ces deux dames la moindre ressemblance. La cause de cette erreur était les magnifiques diamants de la comtesse. On parle si souvent des diamants de la princesse Mathilde, qu'il semblait aux invités de l'Hôtel-de-Ville qu'il n'y eût qu'elle dans le cas d'avoir d'aussi beaux diamants que ceux portés par la comtesse. La toilette de la comtesse était du reste fort simple. Elle se composait d'une robe de soie blanche à manches très-courtes, drapées au milieu par de très-belles attaches en diamants ; le devant du corsage en était orné dans le même genre. Mais ce qui attirait principalement les regards était une couronne en diamants.

La duchesse d'O.... était en robe de soie bleue brochée, ornée de volants en dentelle ; sa coiffure se composait d'une guirlande de fleurs blanches en touffes.

Madame B.... était coiffée d'une guirlande de feuillage vert-lumière avec fruits de perles montés en or ; elle portait une robe de moire antique blanche.

Une jeune femme portait une robe bleue en tunique, descendant au-dessous du genou, cette tunique était garnie d'un volant de dentelle posé dessus ; en tête de ce volant il y avait une fontange de satin, le dessous était en taffetas blanc. Le corsage de la tunique garni de dentelle, style Louis XV.

Madame Par... était coiffée d'une très-jolie guirlande hottentine en feuillage bleu-lumière mêlé d'herbes en argent ;

Madame la comtesse de Fer... d'une guirlande de pensées mêlées de muguet d'argent disposé en longues branches et d'herbes scintillantes ;

Madame la vicomtesse de Cl... d'une guirlande hottentine couleur corail avec feuillage corail mêlé d'or.

Une des plus jolies toilettes était portée par madame L... Elle se composait d'une guirlande à l'italienne, de roses premières en touffes avec branches de boutons et de feuillage tombant jusque sur les épaules ; d'une magnifique robe de moire antique rose, ayant dessus une petite tunique descendant à peine au-dessus du genou ; cette tunique était en tulle rose, couverte de bouillonnés



petits et légers, chaque bouillonné séparé par un ruban de satin n° 3, froncé au milieu mais très-peu; il y avait sur toute la hauteur de la tunique treize petits rubans et autant de bouillonnés; du côté droit, très en avant de la pointe du corsage, la tunique était relevée par un bouquet semblable aux fleurs de la coiffure, noué par un nœud de ruban de satin dont les deux bouts passaient sous les fleurs en descendant beaucoup plus bas. Le corsage avait une berthe double en blonde surmontée d'un bouillonné encadré du petit froncé de ruban; la pièce du corsage était couverte de bouillonnés alternés de petits rubans froncés par le milieu; la berthe encadrait cette pièce, toujours dans le style Louis XV.

Une autre jolie toilette était une guirlande de fleurs variées de tons roses, feuillage et herbes; une robe de taffetas chiné fond-blanc à fleurs et à lignes cerise très-espacées les unes des autres; cette robe était en tunique courte sur dessous de taffetas blanc; le corsage de la robe-tunique était garni de rubans assortis formant berthe et pièce de corsage.

Il y avait beaucoup de robes de taffetas à deux jupes: la première garnie de deux volants découpés; la seconde jupe formant le troisième volant, laquelle était découpée au bas à très-grandes dents, comme les volants.

Il était impossible de voir un plus grand nombre de toilettes; mais le moyen de tout dire!... il faudrait écrire un volume dans lequel on trouverait trop de répétitions.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Petit-bord en velours épinglé rose, orné de chaque côté d'une plume d'autruche. Sortie de bal en cachemire blanc orné de galons en or et bordé d'une frange de soie blanche et or. Robe de moire antique rose. Guirlande de fleurs blanches et feuillage de velours grenat semé d'une petite herbe d'argent. Robe de tulle garnie de volants de tulle bordés de petite blonde et de volants de ruban de satin alternés dessous de taffetas bleu bordé au bas d'une frange en ruban de satin. Corsage style Louis XV orné d'une berthe composée de deux volants de tulle ayant un volant de ruban de satin au milieu, ce qui fait trois volants à la berthe.

#### PATRONS.

Le détail de la planche de patron n'a pas été donné la semaine dernière; nous réparons aujourd'hui cet oubli.

Cette feuille de patron 406 contenait un modèle de corsage de robe à basque simple pour robe de velours, de drap ou de laine quelconque; le bas de la basque peut être sans garniture ou garni de galon de soie, ou d'une frange. Le modèle de garniture représenté sur la feuille est un ruban de satin froncé de manière à former feuillage; ce feuillage s'obtient en passant une soie en forme de dents qui traverse presque tout le ruban; cette

soie se tire ensuite pour froncer jusqu'à ce que le feuillage soit convenablement fait, cette garniture ne convient que sur corsage de velours ou de soie.

L'autre côté de la feuille contient un patron de grande pèlerine pour petit garçon de six à neuf ans. Cette pèlerine, connue sous le nom de *crispin*, doit être en drap bordé ou non de galon de soie.

#### SOUVENIRS DE VOYAGE.

### UNE COURSE A TIGRE.

(SUITE.)

» N'allez pas en conclure, mon cher Major, » que le Kalagari est un autre *Sahara*, une suite » infinie d'ondulations sablonneuses que les vents » déplacent à leur gré. Loin de là! Ce plateau est » extrêmement boisé, et les forêts qui le couvrent » sont à peu près impénétrables. Un fourgon attelé » de cinq couples de bœufs ne pourrait s'y frayer » un passage, et les voyageurs s'y suivent à la » file, poussant devant eux leurs bêtes de somme, » chargées et pesantes, au milieu de sentiers si » nueux que bordent des épines meurtrières. Au » dessus de ces sentiers, les arbres s'arrondissent » en un dôme tellement touffu, ou s'étalent en un » rideau tellement épais, que ni la clarté de la » lune, ni les scintillements des étoiles, ni même » les rayons du soleil ne parviennent à les traverser, en sorte qu'il y règne constamment des ténèbres presque complètes. Jugez combien la » soif doit être insupportable dans ces chemins » privés d'air et de jour.

» Toutefois, dans la saison des pluies, le Kalagari se transforme. La verdure croît, la végétation devient riche, les mimosas se dressent à côté d'arbustes vigoureux, les pensées tapissent le sol, des familles de fleurs s'épanouissent sur les bruyères, des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles courent, volent, rampent. Mais ces pluies sont insuffisantes; l'eau manque, et, d'une extrémité à l'autre, le Kalagari altéré semble faire entendre ce cri: De l'eau! de l'eau! de l'eau!

» C'est pourtant moins de l'absence des pluies ou de leur peu de volume que de la conformation du plateau que provient cette sécheresse désolante. Le sol léger et sablonneux qui recouvre tout le pays n'a ni élévation, ni pente, ni dépression. Il a beau recevoir, il ne rend jamais. La moindre goutte d'eau est bue aussitôt que tombée, de sorte qu'inondé le jour par des torrents tombés du ciel, on peut, le soir, endurer les tourments de la soif.

» Il existe cependant des réservoirs où l'eau se conserve. De loin en loin sont creusés des bas-



» sins revêtus d'une couche de marne ou de pierre calcaire, et au fond desquels jaillit un faible filet d'eau. A certaines époques pluvieuses de l'année, ces citernes deviennent des espèces de lacs bientôt pompés par l'action combinée de l'air et du soleil, et où s'abreuvent l'homme, le lion, la girafe. Ces rencontres fortuites sont fréquemment suivies de combats terribles et mortels.

» Après l'hiver, la seule ressource qui reste aux Kalagariens pour ne pas mourir de soif est de perforer le sol jusqu'à vingt pieds de profondeur, à l'aide de pieux de bois affilés en pointe. On descend dans ces espèces de puits par des détours très-tortueux.

» A ces lignes courbes et brisées vous préférez sans doute, mon cher Major, la ligne perpendiculaire, et vous êtes probablement disposé à vous moquer de ces sauvages qui, dépourvus de bèches et de pioches, ont l'air de travailler à un terrier. Leur procédé est pourtant bien approprié à la nature du sol.

» Dans un puits foré d'après le système européen, c'est-à-dire en ligne droite, le sable mouvant croulerait de toutes parts avec une abondance telle qu'on serait réduit à élargir sans cesse l'ouverture. Une fois parvenu à la profondeur voulue, il serait impossible d'y descendre sans provoquer un éboulement général. Les sauvages, dans leur ignorance de l'usage de la poulie, se servent de marches ou de troncs d'arbres garnis d'une partie de leurs branches, qui leur tiennent lieu d'échelle.

» Lorsque, par malheur, et ce qui arrive fréquemment, le puits cesse de bouillonner, le sauvage a recours à un autre expédient. Agénouillé au fond, il plante un roseau dans le sable humide où il puisait aisément la veille, et aspire à pleins poumons. La nécessité et l'habitude lui ont appris à faire monter l'eau par un des coins de la bouche, et, à mesure qu'elle y afflue, à la laisser tomber dans un vase placé devant lui. L'eau obtenue par ce procédé est presque toujours teinte du sang qui sort des parois du palais, tant cet exercice exige d'efforts violents et continus.

» Plusieurs sources vives coulent cependant dans le Kalagari, entre autres *Lehoutoung*, au centre du pays, et à l'extrémité, *Chué*, appelée aussi *Honey-Fley*, où la vallée du miel.

» C'est à partir de ce point que commence le Kalagari proprement dit.

» Que de minutieuses descriptions, mon cher monsieur Bourn! A tout autre qu'à vous, je les aurais certainement épargnées. Mais, tel que je vous connais, j'estime que, loin de vous paraître fastidieuses, elles vous inspireront le désir d'en vérifier, par vous-même, l'exactitude. Les sau-

» vages sont si menteurs et si rusés qu'il serait imprudent de les croire sur parole!

» Quelques mots maintenant sur les populations et sur leurs mœurs.

» Ces populations sont sveltes comme les Béchuanas, dont je vous ai plus d'une fois entre-tenu dans mes précédentes lettres. Non moins que leurs superstitions et leurs usages, leurs traits indiquent qu'elles sortent de la même souche. La chaleur intense du climat et l'habitude qu'elles ont de rester toujours en plein air expliquent la teinte plus rougeâtre de leur peau. Leur langue elle-même est un patois du Séchuana. L'absence de la lettre L est la seule différence qui mérite d'être signalée.

» Du reste, sans ces indices, la tradition seule se chargerait de nous apprendre la vraie origine de cette race.

» Dans le principe, les habitants du Kalagari étaient les serviteurs des Béchuanas. Ce qui se passe journellement révèle les causes de leur séparation. Les migrations si désordonnées, si soudaines, si fréquentes, auxquelles se livrent les tribus Béchuanases, leur en auront, selon toute probabilité, fourni l'occasion. Lorsqu'une population nombreuse abandonne précipitamment une localité, volontairement ou non, il s'en détache toujours une certaine quantité de trainards, et le désordre qui précède et qui suit la formation d'un nouvel établissement empêche, de quelque temps, les maîtres d'aller à la recherche de leurs anciens serviteurs restés en arrière.

» Afin de se dispenser de les rejoindre, ceux-ci mettent en avant toutes sortes de prétextes: l'un objecte l'absence momentanée de quelques-uns des siens; l'autre, le champ qu'il a ensemencé; celui-ci, son état de maladie; celui-là, quelque accident. Placé dans cette alternative, ou de les exploiter à son profit, ou de les tuer, le maître se borne, en général, à exiger d'eux un tribut.

» C'est ainsi que, suivant toute apparence, s'est peuplé le Kalagari.

» L'immensité et l'aridité du désert, asile assuré contre l'oppression, l'amour du Mochuana pour la chasse, sa passion pour la fourrure du chacal, sa paresse, contribuent aussi à donner des habitants au Kalagari.

» Le nom de Kalagari n'est pas un mot vide de sens, il signifie: *Terre de servitude*.

» La servitude est, en effet, la condition de ses habitants vis-à-vis des autres peuplades. Le plus mince chef Morolong ou Motlapi prétend à dominer un certain nombre de Kalagariens.

» Dès que le millet commence à poindre, chaque chef se met à la recherche de ses serfs et les ramène pour chasser les oiseaux de son jardin. En cas de sécheresse probable ou d'attaque



» possible, les Kalagariens sont chargés d'emmener  
 » les troupeaux, de les garder et de les défendre  
 » au besoin. Le lait d'une vache ou d'une chèvre  
 » est leur unique récompense. Ils dressent aussi  
 » des chiens pour la chasse. Une coutume qui re-  
 » monte sans doute aux temps les plus reculés en  
 » répartit le produit de la manière suivante :

» Aux chasseurs la chair de l'animal ;  
 » Au maître la peau.  
 » Le Kalagarien n'a d'autre occupation que la  
 » chasse.

» Un bâton noueux ou une sagaie à la main, et  
 » suivi de son chien, il part dès les premières  
 » lueurs du jour, lorsque la faim le presse, et bat  
 » la campagne dans tous les sens. Marmotte, chat  
 » sauvages, lièvre, chevreau, chacal, tout lui est  
 » bon, et il qualifie de gibier tout ce qui peut se  
 » manger, indistinctement et sans aucune ex-  
 » ception. Il est si vaillant, si audacieux, si  
 » adroit, qu'il ose, aidé d'un seul compagnon,  
 » débusquer un lion de son repaire. Étonné et  
 » furieux qu'on le trouble dans son repos, le lion  
 » s'élance, d'ordinaire, sur l'un de ses adver-  
 » saires. Que fait l'autre alors ? Il le saisit hardi-  
 » ment par la queue. Le lion, surpris et honteux  
 » de cette singulière attaque, perd, dit-on, une  
 » partie de sa force, et les mouvements qu'il fait  
 » pour se retourner du côté de son insolent anta-  
 » goniste ne servent qu'à le livrer sans défense  
 » aux coups de l'autre.

PAUL JUILLERAT.

(La suite au prochain numéro.)

## GAUSERIES.

\* Il se prépare en ce moment aux États-Unis un  
 train de plaisir auprès duquel toutes les autres prome-  
 nades à prix fixe ne sont que de vulgaires promenades.

On vient d'ouvrir à New-York une liste sur laquelle  
 s'inscrivent à l'envi une foule de touristes qui, sous la  
 conduite d'un guide expérimenté, feront un voyage qui  
 leur laissera les souvenirs les plus agréables pour leurs  
 vieux jours.

Lorsqu'on habite les bords de l'Ohio ou les États du  
 Massachussets, on est enchanté d'avoir des souvenirs  
 pour l'époque de sa vie où l'on ne peut plus aller à la  
 chasse aux castors, — seul divertissement du pays.

Un industriel américain, quelque peu philanthrope, a  
 conçu l'idée de réunir cinq cents de ses compatriotes  
 pour leur faire visiter, dans le cours de l'année 1854, les  
 deux plus grandes curiosités de l'Europe, à savoir :

L'exposition de Londres,  
 Et l'empereur de Russie.

Je ne plaisante pas. Dès que les cinq cents Américains  
 auront contemplé ces deux objets de haute curiosité, leur  
 guide les reconduira immédiatement à New-York.

Voir l'empereur de Russie et puis mourir, tel est en  
 ce moment le vœu d'une foule d'Américains.

Les habitants des bords de l'Ohio s'imaginent qu'un  
 chef aussi puissant que l'empereur de Russie est recou-  
 vert d'un uniforme criblé de pierreries, et qu'il porte au

nez des boucles d'oreilles ornées de diamants tellement  
 gros, qu'il ne peut remuer la tête qu'avec l'aide de deux  
 Cosaques.

Du moins telle est la légende fabuleuse que se plaît à  
 faire courir l'inventeur du grand train de plaisir améri-  
 cain.

L'exposition de Londres et l'empereur de Russie, notre  
 homme ne sort pas de là.

Si quelques touristes viennent à témoigner le désir de  
 pousser une petite pointe jusqu'à Paris, on leur prouvera  
 que Paris n'offre plus aucune espèce de charme pour des  
 voyageurs, du moment où l'on a envoyé à Londres tout  
 ce que la capitale de la France compte de plus curieux.

Il est très-probable que les Américains en question  
 auront la promesse formelle de trouver à la grande expo-  
 sition de Londres :

La marmite des Invalides,  
 La colonne Vendôme,  
 Et le puits de Grenelle,

Les trois curiosités parisiennes qui ont le plus de ré-  
 putation dans toute l'étendue des États-Unis.

Le prix du voyage, aller et retour, est fixé à deux  
 cents dollars, ou à cinq cents dépouilles de castor, ou à  
 quinze cents peaux de rat rayés ou à trompe, au choix  
 des souscripteurs.

\* « Vous connaissez le cab ?

— Parbleu ! une voiture qui a le cocher derrière.

— Oui, et le cheval devant... c'est cela même... Eh  
 bien, on s'apprête à apporter au cab un énorme perfec-  
 tionnement.

— S'apprêterait-on à mettre le cocher devant et le  
 cheval derrière ?

— Non... cela viendra peut-être un jour, mais pour  
 l'instant le perfectionnement doit porter sur les roues de  
 la voiture... Les roues d'un cab vous ont-elles déjà  
 passé sur le corps ?

— Jamais !... vous pouvez vous en rapporter à ma  
 parole ; j'aurais été écrasé que je le dirais franchement...  
 A quoi bon cacher ces choses-là ?

— Eh bien, je regrette que vous n'ayez jamais été un  
 peu renversé par un cab... vous auriez reconnu alors  
 que les roues de cette voiture sont désagréables.

— Je m'en fais parfaitement une idée.

— Il s'est rencontré un homme, philanthrope quoique  
 carrossier, qui a entrepris de chercher le moyen de cor-  
 riger ce que les roues du cab peuvent avoir de fâcheux.

— Il les a supprimées !... bravo... j'ai toujours rêvé  
 une voiture sans roues, cela évitera bien des accidents.

— Non, il ne les a pas supprimées : c'était impos-  
 sible.

— Il s'est contenté peut-être de les mettre derrière,  
 tout en haut, à côté du cocher... c'est déjà une grande  
 amélioration.

— Non, vous dis-je, cela ne se pouvait pas... Vous  
 n'avez donc jamais construit de voitures, pour avoir des  
 idées pareilles ?

— Jamais !... je l'avoue en rougissant.

— C'est un tort... Si à vos moments perdus, et au  
 lieu d'apprendre à toucher du piano ou à rouler des ciga-  
 rettes, vous vous étiez occupé un peu de carrosserie  
 pour vous amuser, vous sauriez que des roues ne peu-  
 vent jamais, sous aucun prétexte, être placées tout en  
 haut d'une voiture, à côté du cocher.

— Mais quand il s'agit d'une voiture fantastique, d'un  
 cab !... il me semble que tout est permis.

— Cela serait souverainement ridicule, et je vous en-  
 gage à ne pas soutenir cette thèse en société... surtout  
 si dans le salon où vous vous trouvez il y a beaucoup de  
 selliers.

— Je me rends à votre observation et je consens à  
 laisser en place les roues en question... mais une poli-  
 tesse en vaut une autre ; ayez donc l'obligeance de me  
 dire quel fameux perfectionnement on doit apporter à



ces roues... Voilà dix minutes que nous causons cab, et je n'ai encore rien appris.

— Vous me promettez le secret?... Il faut que l'inventeur ait le temps de se mettre en règle pour son brevet.

— Je vous jure, sur la tête de tous les escargots de M. Benoit (de l'Hérault), de garder ce secret.

— Apprenez donc que les roues du cab vont prochainement être matelassées à l'aide d'un fort bourrelet en gomme élastique.

— Ce que les savants se plaisent à nommer du *caoutchouc*, mot que l'on écrit *gutta-percha* ?

— Précisément.

— Oh ! oh !... et le cocher ?

— Eh bien, ne voudriez-vous pas qu'il fût aussi fabriqué en caoutchouc !

— Dame, s'il y avait moyen !

— Vous avez une imagination par trop poétique, vous rêvez toujours l'impossible... Des roues ornées de gomme élastique seront déjà un perfectionnement bien assez grand... Plus de bruit, plus de secousses, et si le cab renverse un piéton, ce piéton, lorsque la roue en caoutchouc lui passera sur le corps, ressentira une sensation qui sera plutôt douce que désagréable.

— Vous en êtes sûr ?

— L'inventeur nous le certifie.

— C'est différent... alors il faudra que, comme partie de plaisir, je vous emmène, un de ces jours, sur le boulevard.

— Pour quoi faire ?

— Parbleu ! c'est tout simple... pour vous procurer la jouissance d'être écrasé par un des nouveaux cabs !

LOUIS HUART.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON. — *Les Ennemis de la maison*, comédie en trois actes et en vers de M. Camille Doucet. — Les maris, et surtout les maris jaloux, ne cherchent pas toujours leurs ennemis véritables là où ils se trouvent en réalité. — Cette maxime n'est pas neuve, mais elle est désolante.

Puisse un nouvel exemple en trois actes et en vers vous servir de salutaire leçon, pour peu que vous soyez mari et jaloux.

Mais, franchement, je n'ose pas espérer votre guérison ; la jalousie est une maladie incurable et pour laquelle le docteur Véron lui-même n'a pas osé inventer une pâte merveilleuse.

N'importe, je conseille aux maris jaloux d'aller voir jouer la comédie nouvelle de M. Camille Doucet ; à défaut de guérison ils pourront avoir la certitude de passer une soirée agréable, et c'est toujours une consolation.

Voyez M. Nerval, il a une étude bien achalandée, une femme charmante, une maison de campagne au bord du lac d'Enghien, une cravate blanche, des cheveux commençant à grisonner, enfin il possède tout ce qui peut contribuer à poser agréablement un notaire dans le monde, — eh bien, qui le croirait, ce notaire est malheureux !

Nerval a le grand tort de se mettre des chimères en tête ; — il s'imagine que le comte de Saint-Remy est amoureux de sa femme, tandis qu'il ne songe qu'à pourchasser les brochets et les carpes du lac d'Enghien.

Si Nerval avait étudié Gall et Spurzheim, il aurait su que les hommes qui ont la bosse du goujon ne sont jamais à redouter pour les maris.

Mais les notaires n'étudient que le Code civil, c'est un tort.

Ce Nerval est tellement ombrageux qu'il voit une ennemie dans sa belle-mère, — or, madame de Beaupré n'a qu'un défaut, c'est d'être trop jolie et trop agréable pour une belle-mère : — tranchons le mot, c'est une belle-mère comme on n'en voit pas.

Notre notaire fait donc très-mauvaise mine à ses prétendus ennemis, mais en revanche voici qu'il fait un excellent accueil à un de ses anciens amis qui revient de voyage : — cet ami est officier de marine, il est sentimental et il s'appelle Maurice, triple motif pour qu'un mari doive s'en méfier ; — mais ce notaire est loin d'avoir la prudence du serpent.

Si le gouvernement était sage et tenait à se montrer véritablement soucieux du repos des maris, il n'accorderait jamais de congé aux officiers de marine.

Voyez plutôt ! — à peine M. Maurice est-il arrivé qu'il se met à courtiser madame Nerval ; — je sais bien que pour s'excuser à mes yeux il me soutiendra qu'il en était amoureux depuis longtemps, même avant son mariage. — N'importe ; je trouve cette conduite maritime parfaitement déplacée.

J'en appelle à tous les maris.

Personne, à Enghien, ne soupçonne les menées souterraines de M. Maurice, hormis pourtant une jeune personne de dix-huit ans qui aime ce même lieutenant de vaisseau. — On a bien raison de dire que la marine française est terrible.

Comme il est un dieu pour les notaires, l'infortuné Nerval échappe, grâce à la jeune fille, au danger qui menaçait sa tête, et Maurice se trouve lui-même enrôlé dans le corps des époux.

Quant au comte de Saint-Remy, dérangé un instant dans sa pêche, sous prétexte d'un duel, il retourne avec plus de satisfaction que jamais à ses chers goujons, qui devaient bien s'étonner depuis vingt-quatre heures de ne plus l'apercevoir au bord du lac d'Enghien, le bras tendu et la bouche entr'ouverte, suivant les préceptes du *Parfait Pêcheur*.

Et tout finit non point tout à fait par des chansons, mais par des vers délicieux débités d'une façon ravissante par mademoiselle Sarah Félix, qui joue le rôle de la belle-mère, — de cette invraisemblable belle-mère, plus jolie que nature...

*Les Ennemis de la maison*, joués avec un ensemble remarquable par tous les artistes, ont obtenu un succès complet, — et cette pièce est un digne pendant au *Baron Lafleur*, charmante comédie que l'Odéon devait déjà à la plume spirituelle de M. Camille Doucet.

LOUIS HUART.

HYGIÈNE ET PERFECTIONNEMENT DE LA BEAUTÉ HUMAINE, par A. Debay, rue de Grammont, 5. — Encore une publication nouvelle de la plus haute curiosité et que nous recommandons à nos lecteurs. Il s'agit de la *santé* et de la *beauté*, deux fleurs fragiles qu'on ne saurait trop soigneusement cultiver. Il s'agit de corriger les imperfections physiques et de remplacer la laideur par la beauté. C'est dix fois plus qu'il n'en faut pour assurer le succès d'un livre. L'auteur a compulsé les annales de la science, il a fouillé l'histoire des anciens peuples pour en extraire ces précieux secrets que possédèrent Laïs, Aspasia, Cléopâtre et tant d'autres beautés célèbres, qui fixèrent l'attention du monde entier.

M. Debay traite de la beauté au point de vue de l'art et de la science ; il décrit d'abord les harmonieuses proportions qui constituent la beauté ; il enseigne les moyens de la perfectionner, de la conserver et de corriger les imperfections physiques.

En résumé, l'ouvrage que nous analysons est rédigé avec un talent remarquable. L'auteur a déjà prouvé, par plusieurs excellents ouvrages, entre autres *l'Hygiène des Cheveux*, — *l'Hygiène du Visage* et *de la Peau*, — *l'Hygiène du Mariage*, qu'il savait rendre la science facile aux gens du monde. Son livre nouveau sera lu avec autant d'intérêt que ses ouvrages précédents, car il touche à des questions que personne ne doit mépriser : la santé, l'hygiène et la beauté.





## Explication du dernier Rébus.

Le mari lent, haie de toues, laie, tas, bas, le, plus, douze à fumer.  
(Le maryland est de tous les tabacs le plus doux à fumer.)

## LES ÉTRENNES POUR RIRE,

ALBUM DE 25 GRANDES CARICATURES,

Par les dessinateurs des journaux le *Charivari* et le *Journal pour rire*.

PRIX EN NOIR, FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE. 15 FR.

— EN COULEUR, IDEM. 20 FR.

PAR FAVEUR SPÉCIALE POUR LES ABONNÉS du *Journal pour rire* et des *Modes Parisiennes* SEULEMENT :

EN NOIR, FRANCO : 6 FR. — EN COULEUR, FRANCO : 10 FR.

Pour les mêmes prix on peut se procurer les *Étrennes Comiques*, annoncées l'année dernière et vendues également 45 et 20 fr. aux personnes qui ne sont pas abonnées au *Journal pour rire*.

Envoyer un bon de poste à Aubert et C<sup>ie</sup>, éditeurs, place de la Bourse, 29.



## ALMANACH POUR RIRE

Par les Auteurs et Dessinateurs  
du JOURNAL POUR RIRE.  
(Dessins inédits.)

PRIX : 50 C. ; PAR LA POSTE, 75 C.

A Paris, chez Aubert, place de la Bourse, 29.

**Au Sablier-Denil**, 2, boulevard Montmartre.  
Assortiments complets de  
tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et  
modes particulières; cravates spéciales pour deuil; bar-  
poors, damas laine, de soie, draps, flanelles, etc.

**Mantelets, Manteaux**, nouveautés confection-  
nées, écharpes et ro-  
bes brodées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, rue Richelieu, 79,  
au premier étage.

**J. de Barthélemy**, 7, faubourg Poissonnière.  
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

EXPOSITION DE 1849.

**Chaupe-Pieds hydraulique** pour la nuit  
et le jour.—  
Breveté s. g. du g. — B. VIGUIER, 6, boulevard Beau-  
marchais, près la Bastille.

Paris. — Typograph'e Plon frères, rue du Vaugirard, 36.